



L'ORANGE DE NOËL

À ma mère, Flavie, petite couturière de treize ans.

À mon père, Alfred, anarchiste, socialiste, typographe et journaliste à *l'Insurgé*, rédacteur en chef et administrateur du *Réveil typographique*, « revue mensuelle révolutionnaire ».

À la fin de l'été de 1913, Cécile Brunie, toute jeune institutrice, arrive à Saint-Roch pour y prendre possession de son poste. Dans ce petit village de la basse Corrèze où le curé fait seul la loi et où prospère une école congréganiste, elle est accueillie comme le diable en personne. Nul ne doute que, comme ses prédécesseurs, elle ne puisse tenir que quelques mois devant le redoutable abbé Brissaud... Mais Cécile fait front, résiste aux injures, aux provocations, aux calomnies et, peu à peu, par la compétence, sa patience et son courage, gagne la confiance au village et voit se peupler son école...

Septembre 1913

Elle était là, à quelques pas de moi. Je l'observais aussi aisément que si j'avais été près d'elle, à l'intérieur de l'école. Elle me fascinait mais je n'aurais su dire pourquoi ; peut-être à cause de son prénom – Cécile – ou peut-être parce qu'elle venait d'ailleurs, qu'elle avait une façon particulière de se comporter, de marcher, de parler, de sourire, de vous regarder. Il a fallu des jours et des semaines pour que cette pellicule de merveilleux qui l'enveloppait se détachât d'elle par lambeaux, pour qu'elle nous devînt plus proche, qu'elle se banalisât à notre contact.

Déjà, juchée dans mon arbre, je cherchais par-dessus le mur de l'école communale ce qui pourrait inciter à la détester, quelle était la faille, le point faible qui annulerait entre elle et moi, entre elle et les gens de Saint-Roch, ces distances et ces différences.

Dans les premiers temps je n'éprouvais pour elle que curiosité ; je la regardais comme on contemple un étrange oiseau voletant en tous sens dans sa cage – et c'est bien l'impression qu'elle me donnait.

Assise dans mon arbre, sans la quitter de l'œil, je me répétais son prénom : Cécile... Je le suçotais comme ces bonbons acidulés, en forme de demi-lune, où la dent s'enfonce dans une pâte molle avant de trouver le cœur craquant du sucre. Elle venait de la ville. De quelle ville ? J'en avais oublié le nom : peut-être Brive, mais pour moi toutes les villes devaient ressembler à celle-ci, où mon frère aîné m'avait amenée l'année précédente pour la Foire des Rois (j'en gardais un souvenir de brume, de neige, de tumulte dans l'odeur des truffes et des volailles mortes) et peu après pour les Foires Franches qui passaient comme un tourbillon dans ma mémoire.

On avait tant répété autour de moi que Cécile Brunie, jeune institutrice stagiaire envoyée à Saint-Roch par l'Académie pour laïciser la commune, était le diable en jupons que j'attendais avec impatience sa venue et quelque événement qui confirmât ces propos.

Le jour où elle arriva à Saint-Roch, deux ou trois semaines avant la rentrée des classes, j'étais présente. Aujourd'hui, alors que plus de soixante ans ont passé, cette scène reste vivante dans ma mémoire.

Délégué par le maire, M. Joffre, notre garde champêtre, Bécharel, était allé l'accueillir à la gare du Bosplot avec un char à bancs dégingué et un cheval poussif. Je n'étais pas seule à l'attendre : toutes les menettes du village étaient présentes, tenant un bol d'eau bénite dans lequel trempait un rameau de buis. Je cherchai des yeux M^{lle} Emma Berthier, la directrice de l'école congréganiste Sainte-Thérèse ; elle était absente. Le maire tournait sur lui-même en battant des bras comme un corbeau qui aurait du plomb dans l'aile.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? disait-il. Allez-vous-en ! C'est pas elle qui a demandé ce poste. Alors foutez-lui la paix !

Avec son mouchoir il essayait ses moustaches rousses et son gros visage de marchand de bestiaux que la chaleur de septembre baignait de sueur. Un incident quelques jours après la visite en Corrèze du président de la République, M. Poincaré, un scandale que les journaux de gauche : la *Dépêche* et *l'Avenir*

ne manqueraient pas d'exploiter... Les menettes se taisaient, immobiles, engoncées dans leur robe noire ornée sur la poitrine du chapelet et du crucifix, la tête bien serrée dans le bonnet blanc attaché sous le cou. Elles attendaient l'Antéchrist, le diable, la représentante de l'école sans Dieu.

Un murmure s'éleva dans l'assistance lorsque, sur la route départementale, entre deux haies de peupliers où tremblait une brume de chaleur, se dessina la carriole de Bécharel.

— Je vous en prie, suppliait le maire, rentrez chez vous !

Une femme hurla :

— Qu'elle retourne d'où elle vient ! On a pas besoin d'elle ici. Satan ! Satan !

De guerre lasse, le maire s'en prit à l'abbé Brissaud qui venait d'arriver. C'était un vieillard encore très dru avec des épaules de lutteur de foire et un visage gris de barbe qu'il rasait une fois par semaine, le dimanche matin, en chantant des cantiques à pleine voix derrière sa fenêtre ; il portait une vieille soutane effrangée qui commençait à virer au violet, des godillots de fantassin et le chapeau de paille qu'il mettait pour travailler son jardin potager.

L'abbé fit un signe rassurant.

— Laissez faire, Joffre, dit-il. Je me porte garant de mes paroissiennes. Un peu d'eau bénite n'a jamais tué personne. Si cette fille est le diable vous la verrez repartir vers la gare en courant.

Je me tenais entre deux bigotes : la Marie du Moulin de la Tournadre et la Clotilde Bonneau, comme entre deux rideaux d'un théâtre, un peu ivre de plaisir, persuadée que j'allais assister à une de ces scènes dont le curé faisait parfois le récit en chaire, le dimanche, l'Ancien Testament ouvert devant lui sur le pupitre qu'ébranlaient ses grosses mains de paysan ; en l'écoutant on imaginait les armées de Pharaon poursuivant la horde des Juifs. Déjà des éclairs et des coups de tonnerre ébranlaient ma tête ; cramponnée des deux mains aux jupes noires, je voyais apparaître entre les peupliers le char de guerre conduit par Bécharel, et j'entendais les lamentations du peuple juif.

Il n'y eut ni éclairs ni tonnerre et la voix de Dieu resta muette. On entendait seulement celle de Bécharel qui demandait le passage. Affolé par la foule, le cheval cabra et le char à bancs faillit verser dans le fossé. Après que le maire, chapeau bas, mal à l'aise, eut bredouillé une formule de bienvenue, le chœur des menettes éclata, tellement confus et suraigu que je n'enregistrais que des bribes de phrases : « Fille impie... Satan en jupons... Tu n'as rien à faire ici... Va-t'en !... » Je reçus sur le nez quelques gouttes d'eau bénite ; on me bousculait comme si je n'existais pas, mais je riais de plaisir et me laissais entraîner par le tourbillon derrière la carriole. C'était la fête, une lapidation symbolique dont la victime, le visage estompé dans l'ombre d'un chapeau à voilette, très pâle, droite et immobile sur le siège de cuir râpé, semblait figurer dans la scène en effigie. Je me disais : « Qu'elle pousse le portillon de la voiture, qu'elle saute au milieu de la route, sorte sa fourche ou sa langue de feu comme le diable du Thermogène qui figure sur une affiche dans la boutique d'épicerie d'Agathe Laspoumadère. Au moins qu'elle dise quelque chose, qu'elle se défende, qu'elle riposte ! » J'attendais un paroxysme, une de ces sublimes montées de colère qui dégénère en ivresse. En suivant les menettes qui se ruaient derrière le véhicule jusqu'à la « communale », en scandant comme elles « Sa-tan ! Sa-tan ! » je regrettais de n'avoir pas moi-même le bol d'eau bénite et le rameau de

buis. Les mains dans les poches de leur tablier noir, des enfants suivaient d'assez loin, en file le long du fossé, muets de surprise et de crainte. Moi, j'entrais tête baissée dans la fête sauvage et en réclamais ma part ; au besoin je me serais battue pour garder ma place entre les deux harpies qui menaient le train.

Peu à peu le cortège s'effiloça, Bécharel ayant cinglé de la mèche de son fouet la croupe de la jument qui prit le trot et distança le groupe. Il ne resta bientôt plus que Marie, Clotilde et moi entre elles deux, toujours accrochée aux pans de leur jupe, et puis Marie et moi, et puis moi toute seule qui marchais en sautillant comme à la marelle dans la poussière.

L'école communale était située à moins d'un kilomètre du bourg, en retrait de la route au fond d'une cour. Elle n'avait d'école que le nom. C'était une ancienne ferme achetée par la commune après la mort du dernier propriétaire. Sur la grange, la toiture de chaume achevait de pourrir et de s'effondrer ; couverte en vieilles tuiles, la maison d'habitation à un étage abritait l'unique salle de classe et, au-dessus, le « logement » de l'institutrice. Un prunier sauvage se dressait comme un drapeau sur l'arête de la grange où s'étagaient de grosses pierres de lauze. Le sol de la cour de récréation sentait la fiente de porc. Les jours de pluie les élèves devaient se cantonner dans la salle de classe ou s'entasser sous ce qui servait de préau : un ancien séchoir à châtaignes, le *clédier*, et la porcherie dont on avait fait en abattant un mur un seul espace.

On accédait à la salle de classe par quatre marches disjointes d'où jaillissaient au printemps de minuscules bouquets de plantes saxatiles et ces petits lézards de murailles que nous appelons des *rapiettes*. Telle était cette école, telle elle est encore à quelques détails près, sauf qu'elle a été abandonnée depuis peu par manque d'élèves.

Installée dans ce qui avait été la salle commune de la ferme, grossièrement dallée, badigeonnée d'un ancien plâtre qui se boursoufflait et révélait en s'écaillant des suies ancestrales mal grattées et des relents de fumée de bois, la classe n'incitait guère à l'étude. Elle sentait le vieux, le froid, l'humide, été comme hiver, malgré l'énorme poêle Godin que l'on gorgeait de bois de la Toussaint à Pâques. Le bureau de la maîtresse et les tables patinées et couturées de paraphe avaient été prélevés dans une école de Meyssac. Au mur de droite était accroché un planisphère de Vidal de La Blache où l'humidité avait fait naître, en surimpression, de nouveaux continents et dessiné des frontières capricieuses. En face, sur des étagères qui ployaient dangereusement, moisissaient des sauvagines empaillées, des vestiges archéologiques, des fossiles marins et un herbier dû au zèle d'un ancien maître.

À droite du bureau une fenêtre donnait sur un marécage limité par un ruisseau : la Gane, que l'on traversait sur des ponceaux romains ou sur des troncs d'arbres couchés pour passer d'un champ à un autre ; au-delà, une pente de rocaille à genièvres, qui sentait la Provence dès les premières chaleurs du printemps, montait vers le calvaire du Puy-Faure. L'autre fenêtre, en vis-à-vis, près de la porte à doubles battants horizontaux, donnait sur le bourg de Saint-Roch et ses châteaux qui crénelaient le sommet de la colline comme une eau-forte de Hugo. Pour donner un peu plus de lumière, il fallait laisser ouvert le battant

supérieur de la porte. Le seul « luxe » : deux lampes à acétylène que l'on alimentait avec des comprimés « Delta », garantis « propres et sans odeur ».

L'appartement de la maîtresse présentait le même aspect vétuste, sauf que la lumière y était plus abondante, une fenêtre supplémentaire ayant été ouverte dans le pignon donnant sur le marécage. Les murs nus, boursoufflés comme les parois d'une caverne gardaient, au-dessus d'un mauvais lit Louis-Philippe, les traces d'un crucifix. La table constituait, avec deux chaises, une armoire de château énorme et funèbre, un lavabo rond sur pied, en fer écaillé, le seul mobilier. Rafistolé avec de vieilles boîtes à conserve, le parquet craquait à chaque pas et restituait des poussières végétales, des fragments de coquilles de noix et de pelures de châtaignes.

Et puis il y avait *mon* arbre.

On avait respecté ce tilleul qui avait poussé en dehors du mur de la cour sur lequel il s'appuyait. C'était à la fois mon refuge et mon observatoire. Dès que les premières feuilles poisseuses commençaient à sourdre des parois de cette caverne végétale, je m'y lovais comme une couleuvre. Le printemps venu, je m'y donnais des fêtes de solitude, des spectacles sans fin renouvelés, des ivresses légères lorsque l'odeur de la miellée et sa fraîcheur de rosée se répandaient autour de moi. Quelques planches dérobées dans les deux épiceries du bourg (chocolat Pupier... rhum Saint-James... liqueur « La Charmoise »...), deux coussins de fougère liés par des ficelles, une étagère sur laquelle je rangeais des trésors de fleurs, de fruits, de cailloux pailletés composaient mon décor. Je m'y installais comme une reine au milieu d'une cour d'abeilles et d'oiseaux, observant d'un air dédaigneux la plèbe scolaire en tabliers noirs ou gris se livrant aux tristes jeux de la « récré », ou l'instituteur qui avait précédé M^{lle} Brunie vaquer à ses occupations entre les quatre murs sinistres de son logement. Mon tilleul a disparu. À sa place, à la fin de la guerre de trente-neuf, on a planté de ces marronniers tout bêtes et tout ronds qu'on trouve dans les cours de récréation de la France entière.

Personne ne prêtait attention à moi, fillette un peu *innocentoune* et parfaitement inoffensive, qui n'en faisait qu'à sa tête en dépit des menaces et des coups, qui ne savait ni lire ni écrire (on avait renoncé à m'enseigner quoi que ce soit). On disait de moi : « Malvina, elle est *brave* mais un peu simple. Elle fera pas grand-chose dans la vie. C'est une *baraquaine*¹. C'est rien. »

La *baraquaine* apprenait la vie à sa manière, faisant son miel de ce qui lui convenait sans rien demander à personne. Elle s'asseyait à la table familiale, mangeait aussi discrètement que le chien qui attendait les déchets sous la table, disparaissait pour aller explorer le village et les alentours où il y avait toujours à glaner des événements nouveaux.

On avait pris l'habitude de ma présence. Je pénétrais comme Asmodée dans toutes les demeures, les yeux grands ouverts, l'oreille tendue aux propos les plus anodins et aux moindres bruits. Les regards semblaient glisser sur moi. On ne m'adressait que rarement la parole et c'était pour me chasser (« *Vai t'en, drolla !* ») lorsque ma présence devenait importune, mais je revenais et m'efforçais de me faire aussi

¹ Une bohémienne.

« transparente » que possible. Lorsqu'il m'arrivait de surprendre des amoureux derrière une meule ou dans le foin d'une juque, ils m'obligeaient à fuir en disant : « C'est rien : c'est la Malvina. »

Rien. Je n'étais rien, mais je portais en moi le petit univers du village et je le connaissais mieux que quiconque.

Elle me regardait et je soutenais hardiment son regard.

Maintenant, la carriole avançait au pas. C'était un break à quatre roues acheté par le maire à la châtelaine, M^{me} Hortense de Bonneuil. Après avoir fait office de corbillard, il servait à divers usages et notamment aux promenades du jeudi des pensionnaires de Sainte-Thérèse, l'école congréganiste que dirigeait M^{lle} Emma Berthier. En marchant et en sautillant, je répétais à voix basse : « Cécile... Satan... », mais elle ne m'entendait pas à cause du bruit de la voiture et des grelots de la jument. Elle avait dégrafé le col de la chemise d'étoffe légère qu'elle portait sous un petit caraco à basques et s'éventait nerveusement le visage avec le journal acheté pour lire dans le train. Cécile Brunie rappelait, plus qu'une maîtresse d'école, ces dames de Meyssac, de Beaulieu ou de Brive qui se rendaient parfois en visite au château et que j'accompagnais jusqu'au perron en me cachant derrière les haies de lauriers : des perruches qui parlaient haut, dans ce français que je comprenais mal, en faisant de grands gestes comme dans les pièces de théâtre de Labiche présentées lors des cérémonies de distribution des prix.

Lorsque la voiture s'arrêta devant l'école communale, M^{lle} Cécile Brunie se leva lentement, ouvrit le portillon à l'arrière et attendit que Bécharel vînt l'aider à descendre.

— Nous voilà arrivés, dit Bécharel. Laissez vos bagages. Je m'en charge.

— C'est ça, l'école communale ? dit la demoiselle, comme si, malgré l'inscription goudronneuse étalée au-dessus de la porte, elle eût pu en douter.

— Ça paie pas de mine, mais vous vous y plaisez, le temps de vous y faire. C'est un peu peureux pour une jeune fille seule, mais faut pas craindre. Il se passe jamais rien ici. Méfiez-vous seulement des marchands de draps et des colporteurs.

Lorsqu'il l'eut aidée à descendre du break elle s'avança vers moi et me dit :

— Qui es-tu, petite ?

Bécharel répondit à ma place :

— C'est rien. Elle s'appelle Malvina Delpuch et habite avec sa famille aux Bories-Hautes. Des pas grand-chose. La petite est un peu *innocentoune*, mais pas méchante. Vous en tirerez pas un mot.

J'emboîtai le pas à la maîtresse et la suivis dans son inspection. Elle parlait toute seule, soupirait : « Ça, une école... ce taudis ! Ce n'est pas possible... Et aucune porte ne ferme à clé. »

Elle se tourna vers Bécharel qui la suivait, penaud :

— Il faut que je parle au maire. Tout de suite. Où est-il ?

— Il va pas tarder à arriver. Mais vous savez, mademoiselle, à Végennes, à La Chapelle, c'est pas mieux qu'ici.

M^{lle} Brunie sembla me prendre à témoin de sa déception. Les mains dans mon dos, je la regardais à loisir, sans baisser les yeux lorsqu'elle me fixait. C'était une grande belle fille au visage d'un ovale un peu lourd sous la masse des cheveux bruns ramenée en chignon au sommet de la tête, qu'elle découvrit en ôtant son grand chapeau de paille traversé d'une longue aiguille et orné d'un simple nœud grenat. Je me disais que j'en aurais pour des jours et des jours à la regarder du fond de ma cellule de verdure vivre et se mouvoir, à l'écouter parler, chanter peut-être, avant d'obtenir d'elle une image cohérente. Les gens de mon entourage étaient d'une seule pièce : ou bons ou mauvais, rarement complexes. Par les voies de l'intuition, à défaut du raisonnement, j'avais ainsi établi dans ma tête une sorte de géographie humaine de la commune, avec des noirs et des blancs, rarement des demi-teintes. La demoiselle, elle, me troublait ; en dépit des frissons de colère qui la parcouraient je la devinais douce et vulnérable.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? dit-elle brutalement. Toi aussi tu crois que je suis le diable en jupons ? Eh bien, réponds ! Tu as perdu ta langue ?

Je reculai de quelques pas, souhaitant disparaître dans la gigantesque armoire qui m'avait toujours causé quelque appréhension, comme si ses lourds battants de noyer pouvaient ouvrir sur des domaines mystérieux et redoutables. Elle poursuivit :

— Tu es une élève de M^{lle} Emma Berthier ou de l'école laïque ? Tu sais lire ? Écrire ? Compter ? Pourquoi es-tu si sale ? Il n'y a ni eau ni savon chez toi ? Mais réponds donc !

— Elle vous répondra pas, répéta Bécharel. Vous perdez votre temps.

Elle fouilla dans son réticule de velours vert, en tira un bonbon qui ressemblait à un papillon dans son enveloppe de papier, insista pour que je le prenne.

— Ané ! dit Bécharel. *Prena-lou. Coï pas de la poisoun*².

Je défis maladroitement le bonbon, le mis dans ma bouche et gardai le papier dans ma poche. Le maire venait d'arriver, rouge et suant d'avoir couru, mal à l'aise dans son costume des dimanches, son col cassé sur lequel retombait la couenne fraîche de son double menton, ses bottines vernies. D'une voix courte, il regretta l'accueil que les menettes avaient réservé à la nouvelle maîtresse malgré son opposition et ses menaces. Ses administrés étaient pour la plupart de braves gens mais qui avaient toujours mal accepté les tentatives de laïcisation de l'école, puis la « Séparation ». Ils ne pratiquaient guère la tolérance dans ce domaine mais leur violence restait verbale. La demoiselle ne devait pas se décourager.

Cécile l'écoutait distraitement, sans cesser de marcher dans la pièce. Elle dit en contenant mal sa colère :

— N'ayez crainte, monsieur le maire. C'est mon premier poste mais je ne me découragerai pas pour si peu. On m'a mise en garde. Saint-Roch, dit-on, est une « petite Vendée », première paroisse de la Corrèze pour le denier du culte et les pèlerinages à Lourdes. Je n'attendais pas qu'on m'accueille avec la fanfare et la chorale des enfants de Marie, mais j'espérais au moins avoir une classe et un logement convenables.

² Allons. Prends ! C'est pas du poison.

— Je sais... Je sais... bredouilla le maire. Cette maison n'est pas un palais mais vous vous y plairez. L'endroit est calme, l'air vivifiant. Ça vous changera de l'École normale. D'ailleurs le maître qui vous a précédée s'y plaisait beaucoup.

— Alors pourquoi est-il parti précipitamment ?

Joffre parut ne pas entendre. Il se dirigea, les bras écartés, son mouchoir d'une main, son chapeau de l'autre, vers la fenêtre donnant sur le Puy-Faure : quel paysage admirable ! quelle lumière ! quel silence !

— Monsieur le maire, il faudra poser des serrures, changer les vitres qui manquent, boucher les trous et passer une nouvelle couche de badigeon à l'intérieur. J'en parlerai au délégué cantonal.

— Je crains que ce soit inutile. Mon conseil municipal a déjà consenti d'énormes sacrifices pour cette école. Il n'en acceptera pas d'autres. Nous sommes une commune pauvre. D'ailleurs, à Végennes et à La Chapelle-aux-Saints...

— Je sais ! dit agréement la demoiselle, mais c'est une mauvaise raison.

Le maire eut un regard vers la porte fermée par un simple *bruchou* de bois blanc. Il soupira :

— Des serrures... Vous ne trouveriez pas dix maisons dans le bourg qui ferment avec de véritables serrures. Je vous assure que vous ne risquez rien.

— Je vais donc repartir, dit M^{lle} Brunie. Je ferai mon rapport à l'inspection académique qui transmettra ma protestation au préfet.

Le maire leva les bras au ciel. Comme s'il n'avait pas assez d'ennuis ! Il ferait pour le mieux mais il fallait d'abord convaincre le conseil municipal. Quant à lui, il ne pouvait que faire des propositions. Des serrures... Des vitres...

La même scène se renouvela au cours de la visite de la classe et, cette fois-ci, je crus bien que M^{lle} Brunie allait fondre en larmes. Qu'on la comprenne : elle ne réclamait rien pour elle mais pour ses futurs élèves. Un tableau neuf notamment, des cartes murales, des cabinets décents – les deux qui se trouvaient sous le préau n'avaient pas de porte – la réfection du dallage, un nouveau badigeon... Le maire paraissait sur le point d'éclater. Avait-elle décidé de saigner à blanc le budget déjà exsangue de la commune et risquer de compromettre son mandat aux prochaines élections municipales ?

Cécile l'écoutait en souriant. Elle dit, sans hausser le ton :

— Je regrette que le président Poincaré ne se soit pas arrêté à Saint-Roch, le mois dernier, lors de sa visite en Corrèze. Il aurait été édifié sur la tenue de nos écoles laïques. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Joffre en s'épongeant le front, que vous êtes une sacrée petite bonne femme et que vous feriez merveille si vous m'accompagniez sur les champs de foire. Allons, topez là ! Marché conclu ! Mais n'attendez pas de miracle. Tout se fera en son temps.

Le maire reparti avec le break, je restai seule en compagnie de la demoiselle, toutes deux enfermées dans notre solitude : elle bougonnant, gémissant, se prenant la tête à deux mains, cherchant des objets ou

des ustensiles qui faisaient défaut ; moi, muette mais ne perdant rien de son monologue et de ses gestes, veillant à ne pas me trouver dans l'axe de ses évolutions. Une seule fois, elle m'adressa la parole :

— Toi, l'innocente, tu peux me dire où je pourrais trouver de l'eau et un baquet ?

Je fis effort pour répondre dans un bon français :

— Ya de l'eau dans la cour.

— Tiens ! Tu sais donc parler ? Et en français encore ! Avec ça tu ne parais pas aussi sotte qu'on le dit. Mais ce que tu es sale ! Évidemment, tu n'as pas de mouchoir ?

J'ouvris des yeux surpris. Un mouchoir... Elle soupira, sortit le sien de son réticule, que le tramway départemental avait un peu noirci d'escarbilles, me le mit aux lèvres pour que je le mouille de salive, me frotta le museau, dégagea le coin de mes yeux et la commissure de mes lèvres. Le jeu m'amusait et je me mis à rire.

— Est-ce que tu as des poux ?

Je ris de plus belle. Des poux ! Presque tous les enfants de Saint-Roch en avaient et ne s'en portaient pas plus mal. C'était même une preuve de bonne santé. De temps à autre on tondait ras les garçons mais la vermine ne tardait pas à reparaître. C'est à peine si on en parlait, sauf à Sainte-Thérèse où M^{lle} Emma Berthier leur donnait la chasse avec fureur. À la « communale » on n'avait guère ce genre de préoccupation.

La pompe à bras était située contre l'escalier qui menait à la salle de classe. Elle était désamorcée. Je me servis d'une vieille boîte à conserve, comme je l'avais vu faire maintes fois, pour aller puiser dans un baquet où croupissait, sous la gouttière, l'eau du dernier orage et j'activai le bras. Il coula une eau verdâtre et maigre puis claire et abondante. La demoiselle parut satisfaite. Il s'agissait ensuite de trouver un baquet ou une cuve. Dans la cave, qui servait jadis de cellier, nous découvrîmes entre un amas de fûtailles vermoulues un cuveau en assez bon état auquel l'humidité ambiante avait conservé son étanchéité. Il était encore tout violet de moût et des rafles restaient collées au fond.

— Voilà qui fera l'affaire en attendant mieux, dit la demoiselle. Tu veux m'aider ?

Je me demandais ce qu'elle pouvait bien vouloir faire de ce cuveau dans sa chambre et de cette eau qu'il fallut monter à pleins seaux. Voulait-elle nettoyer le plancher, se constituer une réserve ?

— Et voilà ! dit-elle, le dernier seau versé. Cette eau est un peu froide mais je l'aime ainsi. Tu vas me laisser seule à présent. Je n'ai plus besoin de toi. Tu pourras revenir me voir quand tu voudras.

J'allai me hisser dans mon tilleul, auquel j'accédais par une échelle de poulailler. Assise sur la planche du « chocolat Pupier », un coussin de fougère dans le dos, face à la fenêtre, j'assistai à un rite étrange. M^{lle} Brunie se déshabilla entièrement après avoir pris soin de bloquer la porte avec une chaise inclinée. Je la perdis de vue puis je la vis réapparaître, réajustant son chignon, entièrement nue, fusée de chair rose et blanche, à la fois mince et drue, donnant des idées de fleur et de fruit. En enjambant le bord du cuveau, elle poussa un petit cri, porta ses mains à ses épaules et lentement, à l'aide d'une éponge, elle fit ruisseler l'eau sur sa peau. J'étais si proche d'elle, je pouvais suivre ses gestes avec tant de précision qu'il me semblait que cette cascade glacée ruisselait sur ma peau et j'en ressentais des frissons comme lorsque

j'allais, les jours de *bujade*³, me tremper dans la Gane. J'imaginai les menettes avec leur bol d'eau bénite et leur rameau de buis devant ce spectacle, elles qui conservaient précieusement leurs crasses, leurs humeurs vénérables et ne se lavaient jamais dans leur intimité si ce n'est en des occasions exceptionnelles.

Je cherchai dans ma mémoire à qui je pourrais bien raconter cette scène étonnante, et qui, surtout, pourrait bien me croire. Je finis par me persuader que la demoiselle allait assister dans la soirée à quelque veillée ou qu'un homme allait lui rendre visite. Mais où ? Mais qui ?

Alors que le soir tombait, je grignotai l'un des croûtons que j'avais rangés dans une boîte en fer pour les protéger des oiseaux et des fourmis. De l'autre côté du marécage, sur la haute colline pelée du Puy-Faure où chantaient les dernières cigales de l'été, le soleil coulait sa lumière brumeuse et dorée. Au-delà de la route départementale, le flanc de la colline où s'accrochait le village s'enveloppait de pénombre. Il venait jusqu'à moi des odeurs de soupe, de *bacade*⁴ et de feu de bois qui me faisaient saliver.

Une dernière fois, je regardai la demoiselle qui, après être sortie de son bain, se bouchonnait vigoureusement puis, un flacon à la main, parcourait son corps de caresses très longues et très lentes. J'avais reniflé son parfum – iris ou violette, je ne sais plus – qui flottait autour d'elle et la rendait attirante et mystérieuse.

On m'avait laissé un fond de soupe avec une grosse pomme de terre, un *tourtou*⁵ froid, racorni, gréseux, qui crissait sous la dent (le meunier négligeait de repiquer ses meules). J'avalai le tout avec une moitié de *cailladou*⁶ crémeux.

— Où es-tu encore allé traîner, *drolla* ? me demanda mon frère aîné, Pierre.

Il n'exigeait pas de réponse à sa question et je me tus comme à mon habitude. Notre mère – la Maïré – tricotait dans la cheminée avec de vieilles baleines de parapluie affûtées. Mes deux frères, André et Paul, étaient couchés. On n'attendait plus que Flavie, ma sœur cadette, qui venait d'avoir treize ans et se louait dans les fermes avec sa patronne, Jeanne Sauvezie, pour des travaux de ravaudage et de couture. J'avais la grande table familiale pour moi toute seule et cela me plaisait : cette vacuité autour de moi, cette pénombre balayée par les petites rafales du foyer, cette liberté dans laquelle je me laissais bercer, ce silence que j'apprivoisais... Souvent je faisais exprès de rentrer tard, quitte à débarrasser la table et à faire la vaisselle, pour mieux jouir de cet instant où je vivais en plein accord avec la maison. Depuis la mort de mon père, foudroyé par une hernie étranglée au temps des moissons, deux ans plus tôt, personne ne se souciait du comportement de l'enfant ingrate que j'étais ; on me laissait libre d'aller à ma guise, de vivre à ma convenance, de fréquenter ou non l'école où d'ailleurs je n'apprenais rien. Je vivais comme le *Babeu*, le garçon idiot de la Chanourdie, que je rencontrais parfois sur les chemins ou dans les bois, la bouche

³ Lessive.

⁴ Pâtée pour les porcs.

⁵ Crêpe de blé noir.

⁶ Fromage blanc.

baveuse, l'œil éteint, poussant des cris inarticulés (« ba... beu... ») et dont je me méfiais comme du Drac ou du *chenaton*, ce petit chien blanc qui apparaît lorsqu'un enfant vient à mourir.

Flavie rentra tard ce soir-là. Elle revenait à pied du moulin de la Tournadre, à trois kilomètres des Bories-Hautes et s'était attardée en traversant le bourg qui paraissait en révolution à cause de l'arrivée de la nouvelle institutrice laïque.

Elle posa son cabas, but une gorgée d'eau à la *couade*⁷ de bois.

— Cette femme, tu l'as vue, toi ? Comment elle est ?

Je haussai les épaules. Elle ne pouvait être comparée qu'à la femme du maire ou à ces perruches qui montaient parfois au château en faisant danser leur réticule. Je mimai leurs gestes précieux et ajoutai :

— Elle se lave. Je l'ai vue.

— Tu as vu quoi ? demanda la Mairé de sa voix aigre.

Ils se rapprochèrent de moi comme si je venais de proférer une incongruité. Il me sembla même voir bouger dans sa gangue de suie, au creux du *cantou*⁸, la pipe saliveuse du pépé. Aussi clairement qu'il m'était possible, en veillant à ne pas en rajouter selon une manie dont j'abusais, je racontai la scène à laquelle je venais d'assister. Ils demeuraient sceptiques. J'entendis Pierre murmurer :

— Elle se lave comme les putes. Que je te prenne pas à tourner autour !

Et la Mairé :

— Quand le curé va apprendre ça...

Flavie ajouta, en mangeant la moitié du *cailladou* qui restait, sur une tranche de pain :

— Dites rien au curé ni à personne, ça vaudra mieux. Elle invente. J'en mettrais ma main au feu. Dis, Malvina, c'est vrai que tu inventes ?

Je secouai la tête, rechaussai mes socques et, tandis que Pierre allumait la lampe à pétrole au-dessus de la table, je m'évadai, la vaisselle faite, après avoir bu à la *couade* quelques gorgées d'eau de puits. J'entendis dans mon dos la voix dure de la Mairé :

— *Inte vaĩ inquere* ?⁹

Où j'allais, ça ne la regardait pas. Je repris la route du village par la *traversière* qui pique droit vers la font Saint-Roch par vignes et taillis déjà tout bleus de nuit, traversai le village qui bourdonnait comme une ruche, portes ouvertes, dans ses fumées et ses odeurs du soir. L'abbé Brissaud pérorait dans un groupe de menettes excitées ; M^{lle} Berthier se tenait près de lui, pâle, fluette, les mains croisées sur le crucifix de bois qu'elle portait au niveau du nombril. J'entendis quelques lambeaux de phrases : « C'est intolérable... il faut la chasser... école impie... fille de rien... » J'aurais aimé leur crier : « Et puis, si vous saviez : elle se lave ! » mais on ne m'aurait pas prise au sérieux.

⁷ Récipient pour puiser de l'eau.

⁸ Le creux de la cheminée.

⁹ Où vas-tu encore ?

Après avoir contourné les murailles du château rongées par la maladie de la pierre, j'empruntai le *sendarel* qui mène par les chaumières et les jardinets jusqu'à la route départementale en direction de la Dordogne. La nuit était presque tombée lorsque j'arrivai à l'école. Le marécage dormait sous ses strates de brume légère ; loin, comme détaché du monde, le Puy-Faure palpait encore dans une phosphorescence violette ; sur la pureté magique du ciel je distinguais nettement, minces comme des allumettes, les trois croix du calvaire.

Je montai chez M^{lle} Brunie et grattai à sa porte. Il y eut un bruit de chaises déplacées, puis un silence et une respiration oppressée contre le battant.

— Qui est là ? demanda une voix blanche.

— C'est moi, Malvina.

La porte s'ouvrit sur la pénombre totale, la demoiselle ayant éteint la bougie dont je distinguai un point d'ignition empanaché d'une fumée claire.

— Toi encore ? À cette heure-ci ? Que me veux-tu ?

Sans y être invitée, je me glissai dans la pièce. Tandis que la demoiselle rallumait la bougie, je distinguai sur la table un amoncellement de papiers et de journaux. Un battant ouvert de l'armoire révélait quelques robes pendues, des linges rangés sur les étagères, des chapeaux posés à plat comme les tourtes que la boulangère, Noémie Farges, s'apprêtait à mettre au four. Contre la fenêtre ouvrant sur mon arbre s'alignaient deux grands sacs et une valise. La demoiselle était vêtue d'une chemise de nuit qui laissait ses bras nus jusqu'au coude.

— Avec ta permission, dit-elle en se rasseyant, je termine cette lettre.

Elle portait aux joues des traces de larmes et tenait à la main un petit mouchoir roulé en boule. Je la sentais nerveuse, sur le point de me mettre dehors, mais je restai. À plusieurs reprises, elle me rabroua, me reprochant mes regards insistants, mes silences, ma présence même, mais je devinais confusément que c'était la population de Saint-Roch qu'elle invectivait à travers moi.

Elle cacheta sa lettre et se leva.

— Selon toi, dit-elle, combien d'inscriptions vais-je avoir ? Pour ce qui est des garçons, je ne me fais guère de souci puisqu'ils ne peuvent aller dans une autre école que celle-ci, à moins d'entrer comme pensionnaires à Meyssac, Beaulieu ou Brive. Mais les filles ? Elles iront toutes ou presque à Sainte-Thérèse, comme avant.

Elle ajouta pour elle-même :

— Voilà que je parle avec une innocente ! Je deviens folle.

Puis, tournée vers moi :

— Tu es gentille d'être venue me dire bonsoir. Va-t'en à présent. Je suis fatiguée. Il faut que je dorme. Je secouai la tête, bien décidée à rester.

— Tu ne peux tout de même pas coucher ici ? Tu as vu le lit ? Il tient à peine debout. Et tes parents, qu'est-ce qu'ils penseront s'ils ne te voient pas rentrer ?

Le plus naturellement du monde, je répondis :

— Ils s'en foutent. Je fais ça que je veux. Je reste. Toute seule, tu aurais peur. On portera pas peine chez moi. On a l'habitude.

— Je te répète que je n'ai pas besoin de toi. Dis à tes parents qu'ils peuvent te faire inscrire à partir de demain. Il va falloir que je passe commande des livres et des fournitures. Tiens, en remontant chez toi, mets cette lettre à la poste, je te prie.

Je partis. Une demi-heure plus tard j'étais de retour, munie de trois ou quatre sacs de jute « empruntés » à la boulangère. La lumière de la bougie détournait encore la porte. Allongée à même le palier, la tête posée sur une bûche abandonnée, je m'endormis après avoir entendu la demoiselle pester contre le sommier qui grinçait à chaque mouvement. Au milieu de la nuit, le froid me saisit et, en me retournant, je heurtai le mur. Quelques instants plus tard, je clignai des yeux dans la lumière de la bougie qui détaillait un visage lourd de sommeil et une masse de cheveux libres (elle ne portait pas de bonnet !). Nous nous regardâmes en silence quelques instants, puis elle me tendit la main.

— Allons, viens ! Tu dois être gelée. Je te ferai une place près de mon lit. Nous réglerons nos comptes demain.

À moitié endormie, je me laissai conduire à travers la chambre. Cécile me déshabilla en grelottant et en gémissant sur ma saleté et mon odeur. Elle s'estimerait heureuse si je ne lui laissais pas ma vermine en cadeau. Cela nous fit rire toutes deux. Elle sentait sous sa chemise ce parfum d'iris ou de violette qui m'avait bouleversée, intense au point qu'il me semblait baigner dans ces effluves et cette chaleur lorsqu'elle me fit allonger sur des couvertures au pied de son lit. Je me sentais planer à des altitudes éthérées, bien au-dessus du Puy-Faure, dans un air où palpitaient des pollens, des duvets de saule, des plumes d'ange. Lorsque je me penchais au-dessus de Saint-Roch, de l'église et de la mairie, des mâchoires carriées du château, je percevais des cris de haine, des mouvements de foule, mais ils n'arrivaient pas à percer mon sommeil.

Le maire avait pris soin de prévenir la demoiselle : cette année, les vendanges seraient retardées à cause de l'été pourri que nous avons connu, et les élèves rentreraient quelques jours plus tard qu'il n'était prévu car ils devraient rester dans leur famille pour aider à la récolte.

— Tous les ans ou presque, c'est la même chose, avait-il ajouté. Ne vous en plaignez pas trop... Nous en profiterons pour demander à Bécharel de badigeonner la classe et votre logement.

— Et les serrures ? Et ces vitres qui manquent ? Et les portes des cabinets ?

— Soyez patiente. Tout viendra à son heure.

— La population s'est un peu calmée ? Je peux traverser le bourg sans risquer d'être lapidée ?

Un petit rire secoua la bedaine bardée d'une grosse chaîne de montre.

— Vous n'avez rien à craindre. On n'ira pas jusque-là. Tout ça, c'est un coup monté par le curé. Il a voulu montrer une fois de plus qu'il est le maître ici. Il vous a envoyé son avant-garde pour vous impressionner, mais ne vous découragez pas. Si vous restez ferme à votre poste, si vous oubliez ce qui s'est passé hier, si vous vous tenez tranquille et ne faites pas de zèle, il vous fichera peut-être la paix.

— C'est donc lui qui fait la loi au village ? Et vous, le maire, vous acceptez cela ?

— J'accepte... J'accepte... Comme vous y allez ! En confidence, je lui dois mon élection. De plus, lorsqu'il est arrivé, il y a trois ans, l'école congréganiste comptait six filles. Un an plus tard, elles étaient quinze. Cette année, elles seront plus de vingt. Il tient la population comme ça !

Il tendit son poing qu'il fit tourner comme pour fermer la serrure d'un cachot.

— C'est un homme redoutable. Même l'évêque de Tulle le craint. Lors de la « Séparation », il a pris le maquis avec sa servante, son crucifix et un fusil. Il disait sa messe dans un fournil avec sa pétoire à portée de la main.

Il ajouta, ses grosses mains enfoncées dans ses poches :

— Si c'est vous qui avez demandé ce poste à concurrence, c'est que vous avez le goût du suicide. Si l'on vous y a envoyée sans vous mettre en garde, c'est qu'on tient à vous mettre à l'épreuve. Dans les deux cas, vous êtes à plaindre, mais je vous aiderai, car vous m'êtes sympathique malgré vos exigences. Un conseil : tâchez de vous trouver le moins souvent possible en présence du curé.

— Je le verrai dimanche à la messe.

Joffre redressa brusquement la tête.

— Vous, une laïque, vous allez à la messe ?

— J'y vais chaque dimanche car je suis croyante et pratiquante, n'en déplaise au curé et à ses menettes. Pourquoi voudriez-vous que j'y renonce ?

— Vous allez vous jeter dans la cage aux fauves ! Si vous voulez vous éviter des ennuis, allez plutôt entendre la messe à Végennes ou à La Chapelle.

— Décidément, monsieur le maire, ce n'est pas moi qui suis à plaindre, mais vous. Je comptais que vous me feriez les honneurs de la commune dans votre break et que vous me présenteriez au conseil municipal comme c'est la coutume, mais vous craignez trop les foudres du curé. Je devrai donc me contenter de Malvina comme guide.

Elle ajouta en posant sa main sur mon épaule :

— Nous sommes devenues deux amies, vous savez. Nous ne nous quittons plus. Cette nuit elle a couché dans ma chambre.

— Méfiez-vous de cette innocente. Elle raconte déjà des horreurs sur votre compte.

— Que voulez-vous dire ?

Le maire parut embarrassé.

— Elle prétend qu'elle vous a vue en train de vous laver, toute nue. Elle n'a fait que le répéter à sa famille, mais, à l'heure qu'il est, la moitié de la commune est au courant.

— Pour être agréable aux menettes, devrais-je renoncer à me laver ?

— Je ne vous en demande pas tant, mais faites en sorte de ne pas provoquer inutilement cette population encore un peu attardée.

— Je vous obéirai donc, monsieur le maire. J’accepterai de sentir mauvais, d’avoir les mains et les ongles crasseux, de ne me laver le visage et les pieds que les jours de pluie et, pour faire bonne mesure, je donnerai asile à la vermine. Au nom du Sacré-Cœur, naturellement !

— Allons, ne vous fâchez pas ! Je vais vous faire un aveu : je me lave, moi aussi, mais je fais en sorte que ça ne se sache pas.

Je n’étais pas très loin, dans mon arbre, en train de compter et de recompter un trésor de glands dont je voulais faire un *tessenou*¹⁰. À l’appel de la demoiselle je descendis par mon échelle à poules et sautai dans la cour, pas très fière. Le maire venait tout juste de repartir dans son break. J’encaissai la semonce sans broncher.

— Je croyais que, toi et moi, nous avions fait un pacte d’amitié, dit la demoiselle, et tu t’empresses de rapporter mes faits et gestes de manière à ce que toute la population soit informée. C’est donc fini entre nous ?

Elle haussa les épaules, répéta son propos de manière qu’il me fût accessible.

— Est-ce que tu le regrettes, au moins ?

Je hochai gravement la tête, jurai à sa demande que je ne la trahirais plus. Puis elle me demanda mon âge.

— J’ai dix ans.

— Tu en es certaine ? Réfléchis bien. Je suis sûre que tu es plus âgée. De toute manière, je saurai ton âge lorsque ta mère viendra me porter ton bulletin de naissance pour te faire inscrire. Si elle vient...

J’avais dix ans. Je n’en démordais pas. Ce chiffre me plaisait et je m’y accrochais. Au-delà commençait un territoire inquiétant, mystérieux, presque le début d’une vie d’adulte et je ne voulais à aucun prix ressembler aux adultes. J’étais bien dans ces dix ans dont j’avais fait mon refuge et, depuis près de quatre ans, je refusais d’en sortir. Laborieusement, j’expliquai à la demoiselle ce parti-pris insolite ; elle mit quelques instants à suivre mes explications embrouillées. Quand elle eut compris, elle s’accroupit près de moi, posa ses mains sur mes épaules.

— Je crois que tu es moins sott(e) que tu veux le paraître. Tu as quel âge exactement ? Puisque nous sommes amies, tu peux bien me le confier. Douze ? Treize ? Quatorze ?

J’acquiesçai. J’allais « sur mes quatorze ans ». La demoiselle se releva et me dit gravement :

— Alors, Malvina, il est temps que tu te réveilles.

Michel Peyramaure
L’orange de Noël (I)
Éd. Robert Laffont, 1982

¹⁰ Un collier.